Si le XV^e^ siècle n'est pas encore le moment culminant de l'histoire de l'art italien, il en offre certainement la période la plus intéressante. La population avait un enthousiasme immense pour les œuvres de ses artistes, et, comme l'enthousiasme est communicatif, elle sut l'inspirer aux Français; ceux-ci étaient merveilleusement disposés pour recevoir cette féconde semence. Ce n'était pas la première fois que la France était en contact avec l'Italie, mais c'était la première fois qu'elle était en état de comprendre.

Aussi, quand nos armées pénétrèrent en Italie, elles éprouvèrent comme un enivrement au contact de ce peuple d'artistes, de ces élégantes cités qui avaient conservé tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité, et où l'époque contemporaine en produisait chaque jour de nouveaux.

Les seigneurs qui accompagnèrent Charles VIII dans sa course triomphale poussaient à chaque pas des cris d'admiration, et les lettres qu'ils écrivaient en France témoignent de leur enchantement naïf. « Madame, écrivait à la reine Anne de Bretagne un des officiers de l'expédition, je vouldraye que vous eussiez veu ceste ville et les belles choses qui y sont, car c'est ung paradis terrestre. Le roy, de sa grâce, m'a voulu tout montrer à ma venue de Florence, et dedans et dehors la ville; et vous assure que c'est une chose incréable que la beaulté de ces lieux bien appropriés à toutes sortes de plaisances mondaines. Vous y avez été souhaitée par le roy. A ceste heure icy, il n'estime Amboyse ni lieu qu'il ait par de là. »

C'est de l'expédition de Charles VIII que date cet engouement excessif pour l'Italie et ce dédain souvent injuste pour les œuvres purement françaises, qui devait se prolonger bien au delà de la Renaissance. « Avant que le roy entrât en la ville de Capoue, » écrit un des seigneurs qui accompagnent le roi, « il a couchié une nuit à Poge royal qui est une maison de plaisance que le roy Fernand et ses prédécesseurs ont fait faire, qui est telle que le beau parler de Chartier, la subtilité de maistre Jehan de Mehun et la *main de Fouquet* ne sauraient dire, escrire, ne peindre. » Les Italiens, qui nous fêtaient pour avoir l'appui de nos armes, nous considéraient au fond comme de vrais barbares, et il est bien certain qu'ils avaient le droit de se dire nos maîtres.

Pour les Français, leur enthousiasme éclatait sous toutes les formes et s'étendait depuis le plus petit seigneur jusqu'au roi lui-même.

RENÉ MÉNARD.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOTRE BIBLIOTHÈQUE

XVII.

LA VIE D'UN PATRICIEN DE VENISE AU XVI^e^ SIÈCLE. — LES DOGES. — LA CHARTE DUCALE. — LES FEMMES A VENISE. — L'UNIVERSITÉ DE PADOUE. — LES PRÉLIMINAIRES DE LÉPANTE, *etc., etc.*, d'après les papiers d'État des archives de Venise, par CHARLES YRIARTE. — 1 vol. in-8° de 447 pages, orné d'un beau portrait à l'eau-forte par Le Rat, d'après Paul Véronèse. 1874. Chez E. Plon, 10, rue Garancière, Paris.

Il y a quelques années, M. Charles Yriarte, étant à Venise, découvrit à quatre lieues de la ville, au pied des Alpes Juliennes, dans le village de Masère, une maison de campagne ayant appartenu à l'ancienne et noble famille des Barbaro. Cette villa, construite par le Palladio, vers 1566, décorée des sculptures d'Alessandro Vittoria et des fresques de Paul Véronèse, réunit par là même un ensemble de conditions qui la désignent particulièrement à l'attention de tous les hommes qui s'intéressent aux choses d'art.

Aussi n'était-elle pas ignorée des historiens et des critiques d'art des époques antérieures. Le chanoine Lorenzo Grico, dans ses *Lettres sur les Beaux-Arts de la province de Trévise*, Temanza, dans ses *Architectes italiens*, la signalent à l'admiration de leurs contemporains. Mais les graveurs de l'œuvre du Véronèse, les Augustin Carrache, les Vosterman, les Van Kessel, Carle Sacchi, Coelemans, Crozat n'ont pas reproduit une seule figure de cet ensemble, et l'on peut considérer l'œuvre comme entièrement inédite.

Quant aux guides modernes, pas un ne souffle mot de cette splendide résidence; la raison, c'est que la villa Barbaro se trouve loin de tout chemin de fer. De Trévise à Masère, il y a trois bonnes heures de voiture, et, pour aller à Masère, il faut vouloir y aller. Or on sait que les guides ont l'habitude de s'en remettre aux chemins de fer et qu'ils se bornent à noter soigneusement tout ce que ceux-ci veulent bien mettre sur leur route, sans étendre au delà leurs prétentions.

M. Ch. Yriarte, qui se défie des guides, a cherché et trouvé d'autres renseignements. Cette curiosité intelligente lui a valu l'honneur et la joie de faire une trouvaille qui enrichit le domaine des arts de quelques chefs-d'œuvre de plus et d'ouvrir au monde intelligent une source nouvelle de jouissances.

Un autre aurait pu se contenter de faire la description de cette splendide villa. M. Yriarte, après l'avoir visitée à maintes reprises, et l'avoir étudiée sous toutes ses faces, s'est trouvé bientôt amené à replacer ses fondateurs dans leur véritable milieu. Il s'est dit que les hommes qui savaient, il y a trois cents ans, se créer de pareilles demeures pouvaient intéresser ceux de notre temps par

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/art1875_1/0157
gefördert durch die DFG